

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Seul vendu dans les Théâtres

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

Six Mois..... 3 fr.
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

Y. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie : <i>Tout le monde à l'eau!</i>	Léon MAYET.
Echos artistiques.....	X...
Lettre Parisienne: <i>Vagabonds et Mendians</i>	Georges LAURENCE.
L'Été (sonnet).....	Charles DES ROYS.
Chronique féminine: <i>Miss Alice Roosevelt</i>	Laurence ARNOTTO.
Notes d'actualité : <i>En Vacances</i>	Marcel FRANCE.
Les Gaietés de la Semaine..	Georges ROCHER.
En Ménage.....	Eugène DREVETON.

CAUSERIE

Tout le Monde à l'Eau !

Il est un fait avéré : une fois le mois de juillet venu, l'habitant des grandes villes éprouve un irrésistible besoin de « changer d'air ».

Ce besoin est-il naturel ? relève-t-il de l'atavisme ? Je laisse à d'autres le soin de l'expliquer. Il est — en tous cas — soigneusement entretenu par la contagion de l'exemple.

A force d'entonner — comme ils le font chaque matin — le chant du départ pour les plages, les eaux, la montagne, les chroniqueurs mondains finissent par nous rendre insupportable la vie habituelle.

Venant à la rescousse, les compagnies de chemins de fer, dont les innombrables affiches en couleur nous guettent

au coin des rues, font miroiter à nos yeux émerveillés des paysages ravissants avec des flots bleus endormis sous des ciels sans nuages, des sites paradisiaques où coulent des sources bien-faisantes agrémentées de la présence des indigènes — hommes ou femmes — en un costume national qu'ils ont abandonné depuis longtemps, et que la peur du ridicule les empêcherait certainement de porter aujourd'hui, si on les y obligeait.

Il n'est pas jusqu'au *Tout-Lyon*, de mon excellent ami Paul Duvivier, qui ne prenne soin d'avertir charitablement ses lecteurs que la ville est déserte — ou peu s'en faut — et que, seuls, y sont restés ceux qui n'ont pas le moyen d'en sortir.

Impossible — n'est-ce pas ? — de résister à d'aussi pressants appels : j'ai fait comme tout le monde, j'ai bouclé ma valise et me suis mis en route.

C'est de Challes-les-Eaux — à 35 minutes de Chambéry, en tramway — que je date cette causerie.

Je n'apprendrai rien de nouveau aux lecteurs et aux lectrices du *Passe-Temps*, en leur disant que Challes est une station thermale dont l'importance grandit d'année en année, son eau, sulfureuse en diable — on s'en aperçoit vite à l'odeur qu'elle dégage — étant souveraine pour les affections de la gorge et du larynx, affections inhérentes à notre époque extrêmement loquace.

Il s'ensuit que Challes accapare — avec le Mont-Dore — la clientèle nombreuse des orateurs : avocats, députés — j'entends de ceux qui parlent — prédicateurs, voire même des acteurs qui sont, à leur manière, des prédicateurs en scène.

N'ayant — fort heureusement — besoin, pour l'instant, ni des irrigations, ni des pulvérisations qui ont fait la renommée de cette région verdoyante,

vous allez, sans doute, me demander ce que j'y suis venu faire.

Hé ! mon Dieu ! j'y suis venu en touriste, en chercheur d'impressions, pour voir... comme dit l'autre.

M'étant promis d'aller à Chamonix — la grande montagne a pour moi un incomparable attrait — j'ai tout simplement pris, pour m'y rendre, le chemin de l'école : je me suis offert la Savoie, tout court, avant la Haute-Savoie.

Il faut toujours commencer par quelque chose.

D'ailleurs — tout traitement mis de côté — on peut faire ici une villégiature délicieuse ; les beaux ombrages ne manquent pas et la vue s'y promène agréablement du sommet du Nivollet à celui de la Tournette, en passant par une foule de pics dont je veux taire les noms, n'ayant nullement l'intention de faire concurrence au livret que le Syndicat d'initiative de Chambéry distribue avec une profusion à laquelle il faut rendre pleine et entière justice.

A quoi serviraient — je vous le demande — les syndicats d'initiative, s'ils ne prônaient pas les jolis coins de leur département ?

Les hôtels, à Challes, sont généralement bien tenus. Je ne veux pas faire à l'Hôtel Chateaubriand — où je suis descendu — une réclame dont il peut fort bien se passer, je m'en voudrais toutefois de ne pas en louer le confortable, la bonne cuisine, la belle situation.

L'aménité de la propriétaire, Mme Buet, ses attentions et ses prévenances pour ses pensionnaires, vous reposent singulièrement des immenses caravansérails de la Suisse et d'ailleurs, où le voyageur n'est plus qu'un vague numéro.

J'ai trouvé à l'Hôtel Chateaubriand, une société charmante et qui plus est, des compatriotes : M^e Falconnet, un des avocats les plus occupés du barreau de Lyon ; Alexandre Luigini, premier

chef d'orchestre à l'Opéra-Comique, après avoir si longtemps et si vaillamment tenu le pupitre du Grand-Théâtre de Lyon ; Mme Luigini, *alias* Mlle Thierry, qui, partie de notre Conservatoire, est actuellement une des étoiles les plus brillantes de la troupe de M. Carré ; Mlle Marie Monnier, l'excellent professeur de chant et d'accompagnement de notre scène d'opéra, qui vient d'appliquer à la Chanson — avec un incontestable succès — un talent d'une merveilleuse souplesse.

Descendue dans un hôtel voisin, Mme Charles Mazarin — notre admirable *Salammbô* de l'hiver dernier — a bien voulu prêter son concours à une représentation du Casino, c'est dire que ce soir-là, la salle du théâtre était trop petite.

Sous l'impulsion de deux directeurs actifs et intelligents, MM. Blanc et Rochat, secondés par un directeur artistique, M. René Navarre, le Casino de Challes fait — ma foi ! — bonne figure.

Un orchestre habilement conduit par le maestro Lavello se fait entendre dans le parc pendant le jour et sur la terrasse, le soir. Un Guignol lyonnais égaie les familles avec son inséparable Gnafron dont le nez outrageusement enluminé, est un perpétuel défi jeté aux buveurs d'eau ; une salle de spectacle où une troupe de comédie qui ne manque pas d'homogénéité, interprète un répertoire varié ; puis une salle de jeu, des petits chevaux, tout ce qu'il faut, enfin, pour donner satisfaction à ceux qui veulent taquiner cette redoutable traîtresse qui s'appelle « la Chance ».

La bonne organisation de l'Etablissement des eaux fait honneur à la haute direction de M. Bernard : on s'y rend en foule à de certaines heures de la matinée et de l'après-midi.

J'ai souvent entendu médire de la pauvre Humanité souffrante et désœuvrée qui se presse autour des fontaines : ces médisances ont surtout cours dans les stations thermales très mondaines, où le public est forcément très mêlé.

A Challes, on se connaît mieux, les choses se passent dans une intimité relative.

Il est fort possible qu'on y « casse du sucre » — il est si bon marché maintenant et ce n'est pas l'affaire Jaluzot qui le fera augmenter ! — mais si l'on en casse, on le fait avec tant de réserve et de discrétion, qu'on ne s'en aperçoit pas.

Les gens qu'on coudoie dans le parc et dans les hôtels sont si bien portants — tout au moins, en apparence — qu'on serait mal venu, en vérité, à s'apitoyer sur l'état de leur santé.

On n'en saurait dire autant des habités de certaines villes d'eaux, où les hôteliers, prenant au pied de la lettre le proverbe : « Qui se ressemble, s'assem-

ble », se croient tenus — à l'heure des repas — de grouper autour d'une même table, les personnes atteintes de la même maladie : à droite, la table des *anémiques* ; à gauche, celle des *goutteux* ; en face, celle des *eczémateux*, voisinant avec les *emphysémateux*.

Attention délicate qui mettait en fureur le colonel Ramollot devenu invalide, et le faisait s'écrier :

— Scrongneugnien ! le bougre d'hôtel qui n'a pas même une table à part pour les *jambes de bois* !!!

Combien plus sensée — et assurément plus polie — la réponse du baigneur en pantoufles au garçon qui lui désignait obséquieusement la table des goutteux :

— Merci, mon ami, j'aime autant en tendre parler des maladies que je n'ai pas !

Je n'ai aucune autorité pour me prononcer sur l'efficacité des eaux de Challes. J'en entends dire beaucoup de bien par ceux qui en usent, et ce témoignage en vaut bien un autre.

Ce serait — au reste — une sotte prétention que de vouloir qu'une eau plus ou moins minéralisée ait le pouvoir de vous débarrasser en vingt-et-un jours d'une maladie qui a souvent mis plusieurs années à venir.

Ce devait être un poète piqué de la tarentule du voyage, celui qui a dit :

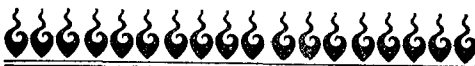
« A déplacer ses maux, souvent on les soulage. »

Le malheur, c'est que les déplacements estivaux coûtent cher et pèsent lourdement sur les maigres budgets de certains ménages.

Le mot du docteur Trousseau au client qui lui demandait s'il était sincèrement convaincu de l'efficacité des eaux minérales, sera toujours cruellement vrai :

— Oui, certes, j'y crois, mais je le dis tout bas, pour que les pauvres ne m'entendent pas !

Léon MAYET.



Echos Artistiques

Nos anciens artistes :

M. Scaramberg vient de renouveler à de très belles conditions son engagement avec l'Opéra.

Le brillant ténor se fera entendre dans les rôles où il a déjà obtenu, un si vif succès : *Lohengrin*, *Roméo*, *Tannhauser*, *les Huguenots*, etc.

En attendant, M. Scaramberg, après la série des représentations d'*Armide*, dans lesquelles il a contribué pour une large part à l'admirable interprétation du chef-d'œuvre de Gluck, vient de réparaître dans *Faust*.

Mlle Dhasty, contralto, est engagée au Grand-Théâtre de Rouen.

M. Nerval vient d'être choisi comme régisseur général au Grand-Théâtre de Lyon.

M. Miranne, le distingué chef d'orchestre de notre Grand-Théâtre, sous la direction Tournier, a organisé, au casino d'Evian, une série de festivals artistiques où les œuvres des différents maîtres de la musique moderne sont successivement interprétées. Le succès en est — paraît-il — fort grand.

Le premier festival a été consacré aux œuvres de Richard Wagner, le second à Saint-Saëns.

Le baryton Soulacroix, qui fut longtemps notre premier baryton d'opéra-comique, vient de mourir dans le Lot-et-Garonne où il prenait ses vacances. Il était âgé de 50 ans.

Sorti du Conservatoire de Toulouse avec quatre premiers prix, il entra au Conservatoire de Paris en 1877, y remporta le 2^e prix de chant et le 2^e prix d'opéra-comique et contracta un engagement avec le théâtre de la Monnaie où il resta neuf ans.

Engagé à l'Opéra-Comique, il le quitta en 1894 pour passer à la Gaité. Il fit de nombreuses saisons à Aix-les-Bains où il était très aimé.

Les directeurs en vacances :

M. Samuel, directeur des Variétés, et M. Gailhard, directeur de l'Opéra, villégiatureront à Luchon. Vous croyez sans doute qu'ils se reposent ? Non... ils travaillent ! Vous ne devineriez jamais à quoi ? Ils organisent des concours d'orphéons.

Heureux hommes !

Le 7 août ont commencé, à Munich, pour se prolonger jusqu'au 21 septembre, les représentations de fête en l'honneur de Mozart et de Wagner.

M. Félix Mottl dirige les opéras de Mozart, deux séries des *Nibelungen* (du 9 au 13 août et du 5 au 9 septembre), trois fois *Tristan et Isolde* (16, 28 août et 2 septembre), et deux fois le *Vaisseau fantôme* (15 et 30 août). M. Arthur Nikisch sera au pupitre pour les trois soirées des *Maitres-Chanteurs* (7, 18 et 31 août), et M. Franz Fischer conduira un cycle des *Nibelungen* (du 21 au 25 août).

Un congrès international pour le chant grégorien doit se réunir cette semaine à Strasbourg. Il doit s'occuper des questions soulevées par le pape Pie X relativement à la restauration du chant liturgique d'après les traditions. Des conférences, des auditions musicales, des réunions de savants auront lieu pendant la durée du congrès, de façon à permettre à tous ses membres de prendre des résolutions en connaissance de cause.

Les Américains veulent fonder à Rome une académie semblable à notre Académie de France de la Villa Médicis. A peine l'idée est-elle lancée que l'Académie future est richement dotée. Ces jours-ci l'université de Chicago souscrivait à elle seule un demi-million portant par cette souscription à quatre millions le premier fonds de roulement dont dispose à ce jour la nouvelle Académie. D'autre part on annonce de New-York qu'un riche particulier de cette ville, M. Fick, a fait don d'une somme de 100.000 dollars (500.000 francs) pour aider à la fondation de cette même Académie américaine des beaux-arts à Rome.

L'Académie des beaux-arts, dans sa dernière séance, a décerné le prix Houlevigne, d'une valeur de 5.000 francs, à M. Georges Marty, pour son opéra *Daria*, représenté, cette saison, à l'Académie nationale de musique. Le prix Houlevigne est attribué, tous les quatre ans aux termes de sa fondation par l'Académie des beaux-arts à l'auteur d'une œuvre remarquable en peinture en sculpture en architecture ou en composition musicale.

On s'occupe activement, à la Gaité, de distribuer les rôles de *Chantecler*, la pièce nouvelle de M. Rostand, on contracte des engagements. A côté de MM. Coquelin aîné, Galipaux, Jean Coquelin qui sont les principaux interprètes désignés de *Chantecler*, Mmes Simone Le Bargy et Augustine Leriche, tiendront très probablement, deux des principaux rôles féminins.

C'était fatal. Après avoir fourni le sujet d'un drame, *Quo vadis ?* devait être mis en musique. On écrit de Berlin qu'un jeune compositeur polonais, M. Félix Nowowiejski, vient de tirer un opéra du célèbre roman de M. Henryk Sienkiewicz.

A propos des concours du Conservatoire, voici, une anecdote qui ne date pas d'hier, puisqu'elle remonte au temps où Auber était directeur de notre école lyrique et dramatique. Elle n'en demeure pas moins d'actualité.

En ce temps-là le maréchal Vaillant était ministre de la « Maison de l'Empereur », et, à ce titre, conservatoire et théâtres impériaux ressortissaient à sa compétence. Un matin il fait appeler Auber pour communication urgente.

— Mon cher directeur, lui dit-il, vous savez ce qui m'arrive ?

— Non, monsieur le ministre.

— Oh ! je suis fort ennuyé... Imaginez-vous que j'ai reçu la visite d'un grand garçon, qui s'est présenté à l'examen du Conservatoire pour la déclamation. Il m'a dit que s'il n'était pas reçu, il viendrait se brûler la cervelle dans les salons du ministère. Il m'a paru très exalté. Je crains d'avoir eu affaire à une espèce de fou qui est capable d'exécuter sa menace.... Ça ne serait pas drôle si cet animal faisait comme il dit, et s'il venait se brûler la cervelle dans mon cabinet... Justement on vient d'y po-

ser un tapis tout neuf, un beau tapis de la Savonnerie...

Auber se mit à rire.

— Peuh ! fit-il, il ne faut pas prendre cela au sérieux. Au théâtre on vit d'illusions et on se paye de phrases. Comment s'appelle ce héros ?

Le maréchal donna son nom.

— Je le connais, dit Auber, je vais lui parler. Il fit venir le jeune homme.

— C'est vous, mon ami, qui voulez vous brûler la cervelle ? Et sur le tapis neuf du ministre encore ? Ne faites pas cela ! D'abord si vous vous brûlez la cervelle, vous vous fermerez à jamais les portes du Conservatoire...

Le jeune homme ne donna nulle suite à sa menace ; il ne fut pas reçu, tourna ses efforts d'un autre côté. C'est, aujourd'hui, un personnage important dans l'administration, et le tapis du maréchal, intact et bien conservé, garnit encore le cabinet du ministre des finances.



Lettre Parisienne

VAGABONDS ET MENDIANTS

Le 15 novembre 1807 Napoléon écrivait à son ministre de l'Intérieur : « Il faut qu'au commencement de la belle saison, la France présente le spectacle d'un pays sans mendiants ». Je ne sais trop qui était ministre alors, mais quel qu'il fût, il possédait la tradition administrative et ne se troubla pas pour si peu.

S'il ne « classa » pas purement et simplement la lettre, peut-être son zèle risqua-t-il une circulaire qui, dans les cartons verts, alla rejoindre ses devancières, et personne n'en perdit le sommeil et l'appétit, — ni les gendarmes, ni les mendiants. — Ceux-ci jugèrent : « Des mots ! » ; ceux-là pensèrent : « Des phrases ! » et tout le monde fut d'accord pour conclure : « Laissons faire le temps ! »

Le temps a fait ce qu'il a pu. Et sans doute, il ne partageait pas les idées napoléoniennes car, s'il y avait en 1805, 2.754 condamnations pour vagabondage, il y en eut 4.074 en 1845 et plus de 20.000 en 1895. En 1805, 5.064 vols restèrent impunis faute d'avoir pu en découvrir les auteurs ; en 1845, ce chiffre s'élevait à 13.474 et, en 1895, nous arrivons à 86.874. En 1805, 44 assassinats sont commis par des individus de-

meurés inconnus, en 1845 il y en a 119 et en 1895, nous en comptons 215. Je veux bien croire que tous ces vols et tous ces crimes n'ont pas eu forcément pour auteurs des vagabonds et des mendiants, mais on peut bien prétendre sans être taxé d'exagération, qu'ils en ont commis le plus grand nombre.

Interrogez là-dessus un magistrat ou même un simple gendarme, ou bien habitez pendant quelques mois la campagne et vous serez vite fixé sur les aptitudes malfaisantes des trois quarts des individus qui, d'un bout à l'autre de l'année, errent sur les grandes routes. Admettons que le quart restant soit composé d'ouvriers nomades, il n'en reste pas moins démontré qu'en France, cent mille chemineaux ne vivent que d'aumônes, de larcins et de mauvais coups dont ils esquivent d'ailleurs habituellement la responsabilité.

En effet, par son genre de vie même, le vagabond échappe à toute espèce de surveillance sérieuse ; on l'a vu un soir dans un cabaret ; le lendemain matin, après une course de nuit, il sera à 8 ou 10 lieues de là, peut-être dans un département voisin, et il se reposera de sa marche en dormant toute la journée dans un coin quelconque, où personne ne le verra. Généralement, c'est un solitaire, si donc il a commis quelque méfait, insignifiant ou grave, pas de complice dont il doit redouter les indiscrétions maladroites, pas de voisins qui puissent dénoncer à la justice des indices suspects.

On s'en rend si parfaitement compte que, le plus souvent, le volé ne porte pas plainte, persuadé que les recherches sont vaines et qu'il n'y trouvera guère qu'une occasion de perdre son temps. S'agit-il d'un délit grave, ou d'un crime, attentat aux mœurs ou homicide, neuf fois sur dix, on donne de l'homme inconnu qu'on a vu rôder aux environs, un signalement vague ou contraire et, par suite, l'enquête n'aboutit pas.

Les populations rurales sont absolument terrorisées par les vagabonds sans qu'aucune mesure sérieuse soit prise pour les défendre. Il est grand temps de porter remède à cette situation déplorable et c'est avec quelque impatience qu'on attend partout la discussion des diverses propositions de loi inscrites actuellement à l'ordre du jour de la Chambre. Leur point de départ commun est la division des mendiants et vagabonds en trois catégories : les invalides ou infirmes ; les chômeurs accidentels ou involontaires et enfin les professionnels.

Il est de toute évidence que les premiers relèvent de l'Assistance publique. Ceux-là devront être renvoyés dans leur département d'origine qui les prendra à sa charge ou secourus dans la com-

mune où ils se trouvent, après entente entre les deux départements.

Les seconds sont dignes d'intérêt au même titre. Pour ceux-là, le vrai remède, le seul remède, est celui que nous avons toujours préconisé, c'est l'assistance par le travail, la création, par les départements et les communes, d'asiles temporaires où des occupations faciles permettront aux chômeurs de gagner un salaire modique tout en cherchant ailleurs l'emploi de leurs aptitudes. Ainsi on distinguera aisément l'honnête homme momentanément éprouvé du paresseux que tout travail rebute et qui ne vit que de l'exploitation éhontée de la charité publique.

Alors on pourra appliquer aux vagabonds les peines les plus rigoureuses sans connaître l'hésitation que nous éprouvons actuellement à la pensée que la misère qui s'étale à nos yeux mérite peut-être la pitié.

Mais une autre réforme s'imposera sans laquelle l'application de la loi répressive restera forcément platonique ou défectueuse.

Il importera, en effet, d'une part, de décharger la gendarmerie d'une multitude de besognes administratives dont on l'a à peu près chargée et de l'employer exclusivement à la mission pour laquelle elle a été créée. D'autre part, il conviendra de se préoccuper aussi des conditions dans lesquelles est assurée la police d'un grand nombre de communes. Après les crimes du berger Vacher, le gouvernement s'était ému de l'insécurité des campagnes et une commission parlementaire avait été chargée de rechercher les moyens propres à assurer une surveillance plus étroite des vagabonds. Or, on a constaté que la plupart des gardes champêtres étaient âgés de soixante-dix à quatre-vingts ans.

Sans suspecter leur zèle, il faut donc s'attendre à des mécomptes si on les oppose à des chemineaux robustes, agiles et prêts à tout.

Georges LAURENCE.

L'ÉTÉ

Tandis qu'au ciel en feu le soleil resplendit,
L'Été, fier moissonneur, sous ses rayons de flamme,
De la serpe d'acier faisant briller la lame,
Fauche l'épi doré qui se courbe alourdi.

Dans l'atmosphère ambrée et chaude du midi,
Sans fin et sans repos chaque cigale clame
Son chant aigu, strident et monotone et l'âme
En un rêve indécis mollement s'engourdit!

Une blanche vapeur s'exhale de la terre,
La route à travers champs serpente solitaire,
Nulle brise ne souffle, on dirait que tout dort.

Mais sans craindre un instant la chaleur coutumière,
Le hardi moissonneur fauchant les grands blés d'or,
Tel un dieu rayonnant, marche dans la lumière.

Charles DES ROYS.

CHRONIQUE FÉMININE

Miss Alice Roosevelt

Si la paix se conclut à Portsmouth, un nom béni des mères de Russie et du Japon sera celui de Miss Alice Roosevelt, presque à l'égal de celui de son père, le président Théodore Roosevelt.

Ambassadrice extraordinaire de vingt ans, elle est allée jusqu'à Tokio, non pas discuter les conditions de la paix, mais en causer avec le tout puissant Mikado, qui lui a fait l'accueil le plus flatteur et, si ses conditions sont moins rigoureuses, peut-être acceptables, c'est à la charmante messagère que l'humanité le devra. On dit d'ailleurs que ce sont ses cablogrammes à son père qui ont donné à celui-ci l'optimisme dont il ne s'est pas encore départi sur l'issue de sa noble initiative.

Une pareille intervention dérouta nos idées du vieux monde, mais c'est couramment que l'on dit aux Etats-Unis que Miss Alice est le « second cerveau » de la Présidence. Pour n'avoir rien de constitutionnel, son rôle à la Maison-Blanche, qui est l'Elysée de là-bas, est accepté de tout le monde, et c'est unanimement que l'on applaudit à la façon séductrice dont elle le tient.

Ce fut dans une garden-party ultra-select où elle était reine de grâce et de beauté, avec pour spectre la haute canne à pomme d'or dont elle renouvelait la mode en merveilleuse du Directoire, que son père l'appela à sa première mission officielle. Avec le prince Henri de Prusse, grand amiral de la flotte allemande et frère de l'empereur Guillaume, elle présida, en qualité de marraine, une fête maritime qui coïncide, dans les fastes de l'impérialisme américain, avec l'essor naval de l'Union pacifique. Depuis, à l'Exposition de Saint-Louis, elle a inauguré au moins autant que son père et ses ministres réunis. Elle inaugure d'ailleurs radieusement et, dans ses cortèges, ce ne sont pas les femmes qui se pressent sur ses pas avec le moins d'enthousiasme. Elle est, en effet, tout près du pouvoir, la gracieuse et intelligente incarnation du féminisme yankee, aujourd'hui quasi triomphant.

Un de nos confrères parisiens qui eut l'occasion, à New-York, de déjeuner avec elle, à une table élégante où avait pris rendez-vous un groupe de jeunes filles avant l'ouverture du Concours hippique — voilà encore de quoi dérouter notre vieille coutume de « chaperonnage » ! — en donne cet instantané : « De Miss Alice Roosevelt on m'avait dit qu'elle ne savait que quelques mots de français, mais que son père le comprenait fort bien, qu'elle n'était jamais allée à Paris et qu'elle espérait y venir au printemps prochain. La fille du pré-

sident Roosevelt est charmante. Les traits ne sont pas réguliers, mais l'expression en est si vivace, si énergique et si souriante à la fois ! Une sorte de timidité nerveuse se devine malgré ses gestes brusques, son parler net et bref, sa poignée de main robuste et rapide, son petit salut sec : « *How do you do?* » Ses manières sont d'une simplicité délicieuse. »

Nous ajouterons qu'elle est de taille moyenne, souple, élancée, qu'elle est toujours habillée avec un goût exquis, qu'elle est brune au teint mat et que ses yeux bleu gris, au regard profond, sont les plus beaux de l'Union. Excellente musicienne, danseuse inlassable, partenaire émérite au tennis et au golf, elle a de son père, l'ancien colonel des rough-riders, un tel goût du cheval, qu'elle est sans enthousiasme pour l'automobile, ce qui est, même en Amérique, déjà une originalité. Ce « second cerveau » de la Maison-Blanche est meublé de l'instruction la plus solide et la plus variée. Miss Alice Roosevelt est une intellectuelle éprise d'art et de littérature.

Laurence ARNOTTO.

GAUFRAGE, PLISSAGE

J. CORTEY, 6, rue St-Gôme au premier



NOTES D'ACTUALITÉ

EN VACANCES

Elles sont les plus belles du monde, les vieilles routes de France, jadis si gaies, semées d'auberges où éclataient les rires des rouliers et jalonnées de tournebrides où l'on vidait un dernier verre de vin mousseux — le coup de l'étrier — avant de remonter dans la diligence-tortue.

A l'heure actuelle, mises bout à bout, les routes nationales formeraient une piste magnifique de plus de 40.000 kilomètres et les routes départementales une chaussée de 19.000 kilomètres à laquelle on pourrait ajouter les 57.000 kilomètres de chemins vicinaux dont bien des pays d'Europe se contenteraient volontiers pour leur réseau de premier ordre.

Bien loin après la route française se classent la route suisse, la route belge et la route anglaise.

L'avantage du service de communication que nous avons perdu avec le développement du chemin de fer, nous le regagnons avec la route de terre ressuscitée.

Car elle ressuscite et reprend sa vitalité d'antan grâce à la bicyclette et à l'automobile. Ce n'est pas un retour de

jeunesse, un été fugitif de la Saint-Martin ; c'est une maturité pleine de vigueur et désormais à l'abri des somnolences.

De nouveau les paysans, qui ne voyaient plus personne sur la route, la voient s'animer comme au temps jadis. La grande route nationale, avec sa chaussée bien lisse, sa rangée d'arbres symétriques, ses fossés gazonnés où il fait si bon s'asseoir à l'ombre quand le soleil de midi brûle la poussière de la chaussée, la route nationale redevient populaire. Le chemin de fer banal a cessé d'être le maître despotique de nos déplacements.

L'auto, qui a fait ce miracle, a cependant toujours ses détracteurs dans nos campagnes. C'est qu'on n'y fait pas la distinction entre le touriste et le « brûleur » de kilomètres qui est un danger public quand il n'est pas lui-même la première victime de sa fièvre de vitesse. La puissance aveugle de l'automobile de course laissée aux mains d'un casse-cou qui s'efforce de lutter de vitesse avec les trains les plus rapides, légitime toutes les craintes et toutes les malédictions. Mais ceux qui pratiquent l'automobilisme en gens avisés, pour leur agrément et celui de leur famille, doivent être les bienvenus, parce qu'eux et aussi le bicycliste le plus modeste, qui fut le précurseur du tourisme français, font renaitre la vie sur les magnifiques artères de la province et contribuent à mettre en valeur le pittoresque si varié dont notre pays si peu connu, ignoré de nous-mêmes, surabonde.

Grâce à eux on va recommencer le tour de France qui vaut bien celui des pays classiques d'excursions où le snobisme continue à pousser la plupart des voyageurs en vacances. On sera tout étonné, et déjà cet étonnement se manifeste tous les jours, de découvrir qu'il n'y a pas une de nos vieilles cités françaises qui n'ait quelque chose d'intéressant à révéler à l'artiste, à l'archéologue, au simple curieux ; que les monuments ne sont nulle part plus nombreux et plus beaux ; que nos églises notamment forment un écrin architectural sans pareil ; que la couleur locale, les beautés naturelles, les mœurs sont d'une variété attachante parce que pleine de charmes et de surprises ; que la montagne de notre pays a tous les aspects du gracieux, de l'imposant, du vertigineux ; que, chez nous seulement, la mer peut offrir, suivant qu'on la cherche au Sud, à l'Ouest ou au Nord, tous ses contrastes réunis et toute sa diversité. Dans toutes ses régions, de physionomie si différente, le grand paysage se trouve partout en France et le joli coin à chaque détour de la route.

Quand on est maître de soi comme de sa machine le voyage en auto y est particulièrement délicieux. Suivant sa fantaisie, on modifie, on abrège, on allonge

l'itinéraire de la promenade. On se détourne à un carrefour pour gravir une colline d'où l'on espère découvrir un agréable point de vue, ou bien pour visiter une église dont on a entrevu la flèche pointant au milieu des bois. Si l'on s'aperçoit qu'on dépasse sans y prendre garde un monument intéressant, on revient en arrière, car tout est possible quand on a vraiment le goût du voyage.

Et que de journées de vacances à employer ainsi délicieusement en Bretagne, en Normandie, dans l'Est, le long du Rhône, en Dauphiné, en Savoie, dans les Pyrénées, dans les Cévennes, dans le pays des Causses, en Auvergne, le long de la Loire, partout enfin où nous n'avions pas nous-mêmes l'habitude d'aller, éloignés que nous étions, il faut bien l'avouer, par l'inconfort du gîte.

Mais, en même temps que la route ressuscite, l'auberge et l'hôtel se rénovent. Le Touring-Club, les sociétés locales de tourisme s'y emploient de leur mieux et déjà ont fait merveille.

L'auberge à la vieille enseigne de fer forgé : Au Cheval Blanc, Au Lion d'Or, Au Petit Ecu, Aux Trois Pigeons, A la Tour d'Argent, etc., s'est requinquée. Elle a repris son train de cuisine naturelle et savoureuse dont nos pères parlaient avec l'eau encore à la bouche et qui était sa gloire. Mais elle s'occupe aussi d'assurer au voyageur ce qu'elle n'avait jamais su lui fournir : la chambre salubre, claire et gaie.

Rien de malpropre, ni de malodorant, plus de nids à poussière, plus de tentures, des murs au vernis clair et fréquemment rincé, peu de meubles mais confortables, le linge fleurant bon et sain, de larges fenêtres souvent ouvertes, de l'air de la lumière et de l'eau à profusion.

C'est ainsi que la France pittoresque évoquée par le grelot de la bicyclette et la trompe de l'automobile va devenir la terre promise du touriste et se révéler dans toutes ses beautés la plupart inconnues de ceux-mêmes qui sont à portée d'en jouir les premiers.

Marcel FRANCE.

TAILLEUR SMART 12, Rue Grenette, LYON
COMPLETS depuis 39 fr.
Facilités de paiement — Coupe spéciale

Les Gaités de la Semaine

Depuis le jour où M. Mougeot décerna le Mérite agricole à son pédicure, pour l'encourager sans doute à cultiver la plante des pieds, je me suis pris d'affection pour cet ordre national. Tant que le « poireau » n'allait qu'aux fermiers, aux maraîchers et aux éleveurs, la liste des élus était banale et incapable de

causer la moindre émotion à mon scepticisme de philosophe. C'était au temps où M. Méline, ou bien M. Viger, présidaient sans gaîté aux destinées de l'agriculture française. Mais des jours meilleurs sont heureusement venus. Et maintenant qu'un peu de fantaisie émaille chaque promotion — je dis : un peu, pour ne point troubler la modestie du ministre — je ne manquerais pas pour le million de la Presse, de parcourir avec soin chacune des promotions.

J'ai fait là des trouvailles exquises et, d'année en année, il semble bien que la distribution s'éloigne davantage de la pensée banale qui avait guidé le créateur de l'Ordre. Ainsi, le mouvement semestriel vient de paraître et il faut convenir que, pour son coup d'essai, l'honorable M. Ruau, qui occupe avec tant de distinction le fauteuil du vicomte de Meaux, a battu en esprit le record de son prédécesseur.

Prenons le premier de la liste : « M. Cahen (Jacob-Lévi), fabricant de conserves, est nommé commandeur ». Les grincheux diront peut-être qu'on ne voit pas bien comment ce descendant d'Abraham a rendu service à l'agriculture en mettant des sardines en boîtes. Mais je répondrai à ces esprits chagrins, que rien ne prouve qu'il ne conserve pas également des rillettes et du confit d'oie. En ce cas, il encourage indiscutablement l'élevage au même titre que le charcutier, le boucher, l'épicier et... le consommateur, puisqu'il permet au producteur l'écoulement de ses denrées. Il faut être juste, allons ! Applaudissons donc à cette distinction méritée et passons.

D'autant qu'il est des sujets infiniment plus joyeux. Je ne parle point des nominations des petits attachés de cabinet qu'on embarrasserait fort en les priant de distinguer l'orge du seigle, mais on peut bien mentionner, pour leur originalité, celles d'un capitaine de frégate, d'une demi-douzaine de généraux, d'un commandant de cuirassiers et d'un lot de percepteurs et autres receveurs d'impôts qu'on ne croyait vraiment pas si utiles à l'agriculture. D'autres sont plus joyeuses encore : telles un fabricant d'apéritifs, un receveur d'octroi, un professeur de calligraphie, un ingénieur du génie maritime, un entrepreneur des pompes funèbres, un employé des monnaies et médailles, un ancien expert-comptable, etc, enfin un maître d'armes ! Je n'ai pas encore trouvé de danseuses, mais j'espère que leur tour viendra.

Et puis, je n'ai pas tout cité. On n'en finirait pas s'il fallait suffire à la tâche et si l'on devait relever, parmi les deux ou trois mille noms, ceux des nombreux agents électoraux qui n'ont guère cultivé dans leur vie que les capucines de leur balcon, et qui sont bien plus ferrés dans l'art de tirer des carottes que dans

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau : dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cet offre dont on appréciera le but humanitaire est la conséquence d'un vœu,

Ecrire par lettre ou par carte postale à M. VINCENT, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

LESSIVE PHÉNIX

NE SE VEND QU'EN PAQUETS

de 1, 5, et 10 kilogr., 500 et 250 gr.
portant la signature J. PICOT

Tout produit en sac toile ou en vrac
c'est-à-dire non en paquets signés
J. PICOT, n'est pas de la

LESSIVE PHÉNIX

Manufactures de Produits Réfractaires

A. TERRASSIER

A. FOURNIER-TERRASSIER, Successeur

Ingenieur des Arts et Manufactures

Anciens Maisons Vve Rozier, Robin père et fils

A. Pascal, réunis

TAIN (Drôme)

Spécialité de Fours économiques
pour boulangers, pâtisseries, ménages
et administrations. — Briques
de fourneaux. — Intérieurs de che-
minées. — Briques chauffe-pieds.

**KAOLINS
GRAVIERS FELDSPATHIQUES**

Fournisseur du génie, des manu-
tentions civiles et militaires et des
grandes administrations.

celui de les faire pousser. On qualifie ceux-là du titre pompeux de « publiciste » ou de celui de « propriétaire », tout comme on dénomme « artistes dramatiques », dans la promotion des palmes, les petites femmes qui n'ont pas d'autre profession que celle d'être aimables et qui l'exercent de leur mieux.

Parfois, il y a aussi des tailleurs, des bottiers, des chemisiers, des gargottiers et des prêteurs à la petite semaine. Il paraît que tout ce monde-là rend service à l'agriculture, aux... attachés de l'agriculture, rectifient les mauvaises langues qui ont toujours le mot pour rire. Mon Dieu ! ce n'est peut-être pas dans le domaine des choses impossibles. Le ministre ne voit pas tout, ne signe pas tout... Et à ce propos, je me rappelle justement une histoire bien jolie, qui fut contée par un de nos confrères parisiens et qui mérite qu'on la rappelle. Elle défriserait peut-être un peu les dignitaires du « poireau », mais elle amusera et consolera ceux qui le méritent et ne l'obtiennent pas.

C'était un soir, à la sortie du bal Bul-lier. Un de nos jeunes fonctionnaires de la rue de Varennes, mis sans doute en appétit par les quadrilles échevelés dans lesquels il s'était délassé des soucis de l'agriculture, pensa à offrir un souper fin à ses camarades. On invita ces dames et voilà tout le monde installé. Les petits plats circulent, les liqueurs fines succèdent aux vieux vins, mais la « douloureuse » aussi succède aux liqueurs fines. Au total : 300 francs.

Ce fut une consternation. L'amphytrion devint livide, puis écarlate comme le foulard de M. Coutant d'Ivry, puis vert comme le ruban de son ministre. 300 fr ! C'était une somme pour l'étudiant d'hier, frais entré dans la politique. Il n'en avait pas le cinquième. Les amis, en retournant leurs doublures, avaient trouvé à peine deux louis et, tandis que les mines s'allongeaient davantage, que les petites femmes, inquiètes des suites de l'aventure, filaient à l'anglaise, le gérant commençait à parler de police.

Tout à coup, le moins ivre des convives eut une géniale idée. Et, le patron appelé, il lui tint le discours que voici :

— « Monsieur nous a invités à souper et le menu a considérablement dépassé les ressources de son porte-monnaie. Mais tout peut s'arranger, si vous le voulez bien. Notre ami est attaché au cabinet de M. X... Or, dans votre métier, on a souvent besoin de protections. Vous pouvez avoir des ennuis avec la police, des procès avec la régie ; vous pouvez désirer quelques faveurs. Faisons un échange de bons procédés : gardez cette note dans votre tiroir et vous pourrez user et abuser de l'influence que nous mettons à votre service.

Le restaurateur n'était pas une bête,

il comprit, mit la note en poche, offrit même une tournée générale. Et... deux mois après, son nom figurait dans la promotion du Mérite agricole. C'était une croix qui n'avait pas coûté cher au décoré et qui avait tiré à bon compte le décorateur d'un moment difficile.

Les gens qui se plaignent de tout insinueront sans doute que l'Ordre n'a pas été institué pour reconnaître en nature des amabilités de fournisseurs, et que le « poireau » du limonadier est une distinction enlevée à quelque brave cultivateur. Ces gens-là sont de fiers naïfs qui prennent au tragique les affaires joyeuses. Est-ce que le ruban vert va encore aux agriculteurs et n'est-il pas démontré, depuis longtemps, que pour l'obtenir, tout comme le ruban violet, moins on a de titres et mieux ça vaut.

— « Comme ça on ne les discute pas ! » ainsi que disait un ministre de ma connaissance qui ne détestait pas la plaisanterie.

Georges ROCHER.

EN MÉNAGE

De haute taille, élancé, les yeux bleus, un visage au teint chaud, indice sûr d'une santé florissante, la moustache fine, d'un blond tirant sur le fauve, Martial Servin pouvait à bon droit passer pour un joli garçon. Parmi les jeunes filles de Saint-Sauveur plus d'une devait songer à lui et rêver d'être un jour la femme de ce robuste gaillard de vingt-cinq ans, laborieux et rangé, estimé de tous, et dont le patron, M. Bo-chard, le négociant en tissus de la place de l'Eglise, se plaisait lui-même à faire l'éloge.

Dans cette petite ville de Saint-Sauveur, perdue dans les montagnes dauphinoises, sans industrie aucune, que désertent presque tous les jeunes gens à leur sortie de l'école, c'était pour Martial, très attaché à son clocher, une bonne fortune que d'avoir été admis tout gamin dans les magasins de M. Bocard et d'avoir retrouvé sa place au retour du régiment. Les montagnes imposantes qui, dès la fin septembre, revêtent leur manteau de neige, semblaient en même temps que l'horizon, borner les curiosités et les ambitions du jeune homme.

Trop pauvre pour prétendre à la succession de son patron, tout ce qu'il espérait c'était d'épouser au plus tôt celle dont il était épris à l'insu de tous... à l'insu même de cette gentille petite repasseuse de la rue du Coq-qui-Chante, installée depuis un an ou deux à Saint-Sauveur, et dont le minois rose faisait battre son cœur toutes les fois qu'il passait devant l'étroite boutique où, der-

rière la table encombrée de collerettes, de bonnets à l'air fripon, de toutes sortes de choses frêles et blanches, elle se démenait, les bras nus jusqu'aux coudes, ses cheveux noirs répandus en boucles folles autour de son front.

Il avait fini par confier ses projets à l'excellente femme qui préparait ses repas.

— Je vous en prie, Madame Machot, avait-il ajouté, gardez pour vous la confiance. Je ne puis pas encore demander en mariage Mlle Pauline Thirion. Comme je ne veux pas toucher aux huit cents francs que j'ai placés à la caisse d'épargne, que je destine en partie, si elle veut bien agréer ma demande, au cadeau et au voyage de nocces, j'ai calculé qu'il me fallait encore deux mois pour réunir la somme dont j'ai besoin pour acquérir un objet de première utilité.

Deux ou trois jours ne s'étaient pas écoulés, qu'au seul regard de la jeune fille Martial comprit que Mme Machot n'avait pu garder le secret. Il en fut d'abord un peu irrité ; mais le regard était si tendre et si encourageant qu'il ne regretta pas longtemps l'indiscrétion commise et se sentit soudain envahi d'une joie folle.

— Il n'y a plus à hésiter, se dit-il, il faut faire ma demande sans tarder. Et, oubliant ses résolutions, du même pas il se rendit à la caisse d'épargne pour retirer la somme nécessaire à son acquisition. Le soir même il parla à son patron.

— M. Bochard, dit-il, voudriez-vous m'accorder un jour de congé... pour une affaire personnelle ?

— Deux, trois même, si tu le désires, mon garçon, répondit le négociant, mis de belle humeur par la recette de la journée. Mais tu as une figure de mystère... Quelle diable d'affaire peux-tu bien avoir ?

Martial sourit, mais ne répondit pas à la question de son patron fort intrigué. Le lendemain, après avoir glissé deux ou trois billets bleus dans son portefeuille, il partit pour le chef-lieu. Le soir même, il était de retour, et le jour suivant, comme si rien ne s'était passé, il se remit au travail.

Ses traits cependant paraissaient un peu tirés. Par moments, quand il ne se surveillait pas, un pli de souffrance les contractait. Il évitait de parler, ne répondait que par monosyllabes aux questions qu'on lui adressait.

Pris d'une vague inquiétude, M. Bochard, derrière le grillage de fer, disait à sa femme assise auprès de lui :

— Observe Martial sans en avoir l'air, observe-le bien... Tu ne trouves rien de particulier à sa physionomie ?

Eugène DREVETON.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

LA MODE ILLUSTRÉE

(Journal de la Famille)

Paris, 56, rue Jacob

Publié sous la direction de Mme Emmeline Raymond

Les 52 numéros que la *Mode Illustrée* publie chaque année contiennent 52 gravures coloriées sur la 1^{re} page, plus de 2,000 dessins de toutes sortes : dessins de mode, de tapisserie, de crochet, de broderie, et 24 feuilles de patron en grandeur naturelle de tous les objets constituant la toilette, depuis le linge jusqu'aux robes, manteaux, vêtements d'enfants ; des chroniques, des recettes, etc. Les romans illustrés peuvent être reliés à part.

FRATERNITÉ-REVUE

Revue Hebdomadaire. — Direction et Rédaction, E. de Ronchamp, 21, rue d'Aligre, Chartres.

Sommaire du n° 47, 13 août 1905.

Extrait du Roman des Soirs, Jean Bach-Sisley. — Les débuts d'un Professeur de langues vivantes (fin), Emile Eberstein. — Revue des Revues et journaux. — Petite Correspondance. — En Vacances : I. La Forêt, E. de Ronchamp. — Libre-Pensée et Libres-Penseurs, A. Sabatier. — Lettre d'un Syndiqué de la Fédération du Livre, C. G. — Le Secret du Bonheur (suite), Ch. Pruvot. — Feuilles au Vent, R. de Félice.

Speectacles et Concerts

CONCERTS BELLECOUR

Tous les soirs, à 8 h. 1/2, grand concert par l'orchestre municipal du Grand-Théâtre de Lyon, sous la direction de M. Emile Archimbaud.

Les concerts du mardi et du vendredi sont réservés aux auditions vocales.

Prix de l'abonnement pour toute la saison : 15 francs ; pour un mois : 5 francs (taxe municipale comprise).

CONCERT DE L'HORLOGE

(Cours Lafayette).

Tous les soirs à 8 heures, concert-spectacle.

CASINO DE L'ÉTABLISSEMENT THERMAL DE CHARBONNIÈRES-LES-BAINS

Ouvert depuis le dimanche 7 mai.

Tous les jours : Concerts par l'orchestre du Casino.

Le propriétaire-gérant V. FOURNIER

P. LEGENDRE & C^{ie}, r. Bellecordière Lyon

Eviter les contrefaçons
CHOCOLAT
MENIER
Exiger le véritable nom

OBLIGATIONS

PANAMA à LOTS

titres absolument garantis et tous remboursables par des lots ou par 400 francs.

6 tirages par an (1 tous les 2 mois)

Prix : 124 francs

PROCHAIN TIRAGE :

15 Octobre 1905

1 lot 1 lot

500.000 FR. 100.000 FR.

LOTS DU CONGO

taux de remboursement 180 fr. par an augmentant de 5 fr. par an jusqu'en 1987.

SIX TIRAGES PAR AN

Prix : 88 francs

PROCHAIN TIRAGE

20 Octobre 1905

GROS LOT: 150.000 fr.

24 lots formant un total de 158.000 fr

Adresser demandes et fonds à

L'AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, Lyon

Expédition *franco* des titres à réception des fonds et par retour du courrier.

MALADIES NERVEUSES

Guérison certaine par l'antiépileptique de Liège de toutes les maladies nerveuses et particulièrement de l'épilepsie réputée jusqu'aujourd'hui incurable.

La brochure contenant le traitement et de nombreux certificats de guérison est envoyée *franco* à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

S'adresser à M. FANYAU, pharmacien, à Lille (Nord)

LOTTERIE

pour les ENFANTS
TUBERCULEUX

osseux ou ganglionnaires
de St-POL-sur-MER

TIRAGE GROS LOT: 250.000 fr.

15 Février 1906 et 534 lots de 50.000 à 100 fr. Prix du billet: 1 franc

Ecrire à M. COSTE-PIZOT, Dir. gén. de l'« Express », ag. gén. de la Loterie. Lille. Joind. enveloppe de 0,15 par 5 billets

On trouve des Billets à l'AGENCE FOURNIER, à Lyon et dans ses Succursales

BELLE JARDINIÈRE

PARIS -- 2, rue du Pont-Neuf -- PARIS

La plus grande Maison de Vêtements du Monde entier

COSTUMES ET CONFECTIONS

POUR

DAMES & FILLETES

Costume Tailleur, sur mesure, entièrement doublés soie, depuis 150 francs.

SUCCURSALE DE LYON

62, rue de la République, 62

Anc. M^{re} VIENNET, Fondée en 1897

PIANOS
9, Place Jacobins, 9
LYON
Ch. MORETTON & Co
Envoi franco Catalogue illustré

Gaufrage

PLISSAGE

J. TARUT

6, Rue Mulet, 6
LYON

LOTTERIE

DE

L'ALLAITEMENT MATERNEL

Autorisée par la Chambre des Députés et par Arrêté du Ministre de l'Intérieur
en date du 4 Mai 1905

1^{ER} GROS LOT **200.000** FR.

2^e GROS LOT **100.000** FR.

25.000 FR. **10.000** FR.

10 lots de 1000 fr. : 10.000 fr. -- 10 lots de 500 fr. : 5.000 fr.

500 lots de 100 fr. : 50.000 fr.

524 lots POUR **400.000** FR.

Tirage irrévocable 15 mars 1906

Le Billet UN franc.

LOTTERIE

AU PROFIT DE LA
SOCIÉTÉ PROTECTRICE de l'ENFANCE
DE LYON

DERNIERS BILLETS

Trois Gros Lots

10.000 fr. et **1.000** fr.

Plus 30 Lots de 100 fr.

TIRAGE IRRÉVOCABLE :

14 Décembre 1905

Le Billet : UN franc

En vente à l'AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon, dans ses Succurs. et tous bur. tabac. — Par corresp., joindre à la demande un mandat-poste du mont. des bill. et envel. affr. à 0.15 p^r 5 bill

LOTTERIE

de la Société Maternelle

LA POUPONNIÈRE

Autorisée par Arrêtés Ministériels des 1^{er} et 2 Mai 1905

CINQ GROS LOTS

Un Gros Lot de

150.000 Fr.

1 Lot de 20.000 fr. -- 1 Lot de 10.000 fr.

2 Lots de 5.000 fr. -- 20 Lots de 1.000 fr.

30 Lots de 500 fr. -- 300 Lots de 100 fr.

355 Lots en espèces pour 255.000 francs

TIRAGE : 20 Décembre 1905

Les billets sont en vente dans toute la France chez les Buralistes, Libraires, Papetiers, etc., etc.

Prix du Billet : **UN FRANC**

Agence FOURNIER
14, rue Confort, Lyon

Paul REYNAUD
5, r. Etienne-Marcel, Paris

EN VENTE dans tous les kiosques à journaux

Le Numéro
0.10 cent.

LA REVUE BI-MENSUELLE

DES TIRAGES FINANCIERS

2 francs
par an

Publiant tous les Tirages à lots et reproduisant périodiquement la liste des lots non réclamés.